

DÉRIVES DE LA FIN

COLLECTION ERRES ESSAIS

dirigée par Jean-François Chassay et Bertrand Gervais

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada de l'aide accordée à notre programme de publication.

Diffusion au Canada : Dimedia

Le Quartanier
4418, rue Messier
Montréal (Québec) H2H 2H9
www.lequartanier.com

Maquette de la couverture : Christian Bélanger

© Jean-François Chassay, 2008

© Le Quartanier, 2008

Dépôt légal – Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2008

Dépôt légal – Bibliothèque et Archives Canada, 2008

ISBN : 978-2-923400-41-9

Jean-François Chassay

DÉRIVES DE LA FIN

sciences, corps & villes



Le Quartanier
COLLECTION ERRES ESSAIS

SOMMAIRE

AVANT-PROPOS	9
--------------------	---

LE POIDS DE L'HISTOIRE

CHAPITRE I

La densité du deuil (Gilbert La Rocque, <i>Serge d'entre les morts</i>)	19
--	----

CHAPITRE II

Souvenir d'une catastrophe, catastrophe des souvenirs : Glasgow chez Andrew O'Hagan	29
---	----

CHAPITRE III

La comédie humaine (François Bon, <i>Daewoo</i>)	39
---	----

CHAPITRE IV

Fin de l'Histoire sans fin (Graham Swift, <i>Le pays des eaux</i>)	49
---	----

CHAPITRE V

Fin de partie (Don DeLillo, <i>End Zone</i> , et Robert Coover, <i>Whatever Happened to Gloomy Gus of the Chicago Bears</i>)	67
---	----

APOCALYPSE INTIME

CHAPITRE VI

Les petites apocalypses de John Cassavetes (<i>Husbands</i> et <i>The Killing of a Chinese Bookie</i>)	89
--	----

CHAPITRE VII

Le grotesque au cœur de la tragédie : le rire malgré tout dans <i>L'Immaculée Conception</i> de Gaétan Soucy	105
--	-----

CHAPITRE VIII

Candide au pays des mutants (Georges Saunders, <i>Pastoralia</i> et <i>Civil-WarLand in Bad Decline</i>)	119
---	-----

CHAPITRE IX

Un corps en guerre (Lorette Nobécourt, <i>La démangeaison</i>)	129
---	-----

CHAPITRE X

Planter des ruines (Pierre Senges, <i>Ruines-de-Rome</i>)	139
--	-----

TERRIBLES MÉTAMORPHOSES

CHAPITRE XI

La vie après la mort : une expérience scientifique (Joseph McElroy, *Plus*) 153

CHAPITRE XII

Le sein des seins (Philip Roth, *The Breast*) 165

CHAPITRE XIII

Les technologies de la voix : espace culturel et hybridation (Rober Racine, *Le mal de Vienne*) 177

CHAPITRE XIV

Les corpuscules de Krause (Michel Houellebecq, *Les particules élémentaires*) 189

CONCLUSION

Quelques mots pour la fin : la pensée de Rick Moody 207

BIBLIOGRAPHIE 213

REPÈRES BIBLIOGRAPHIQUES 219

AVANT-PROPOS

Toutes les fois que je ne songe pas à la mort, j'ai l'impression de tricher, de tromper quelqu'un en moi.

CIORAN

De l'inconvénient d'être né

Ce livre aurait pu s'intituler *Pour en finir, une fois pour toutes*. Accrocheur sans aucun doute, radical dans sa formulation, un titre pareil se serait révélé un peu mensonger. Ou alors, si on préfère, trop exagérément *poétique*. Il reste qu'à travers différents détours, cet ouvrage traite essentiellement de la fin, ou plus largement d'un imaginaire de la fin. Il concerne des représentations d'un monde sur le point de finir, la pensée d'une traversée, d'un basculement vers un impensable : la transformation radicale pour le sujet de son propre univers. C'est pourquoi ce qui s'y énonce se trouve souvent à la jonction d'une catastrophe mondiale (une société, une communauté risque de disparaître) et d'un désastre personnel, s'exprimant d'un point de vue subjectif. Imaginer la fin consiste d'abord à envisager un phénomène ontologiquement inadmissible, son propre effacement du réel.

L'approche de l'an 2000 devait provoquer une résurgence de cette « crise de la fin », où se multipliaient les scénarios apocalyptiques que des groupes religieux ou sectaires ont largement

alimentés, sans être les seuls à le faire. Il reste que cette donnée chronologique, finalement bien artificielle, ne justifie pas à elle seule l'importance de cette question. Le thème de la mort est évidemment un des plus profondément ancrés dans les œuvres littéraires et artistiques. Chaque époque révèle ses craintes devant les transformations de son monde ; la société occidentale actuelle a ses propres hantises qui traduisent une situation de tensions exacerbées (religieuses, économiques, idéologiques) s'énonçant sur un mode alarmiste ou pessimiste, parfois au contraire avec une étrange euphorie – sous la forme d'une valorisation du chaos, comme s'il s'agissait d'une fuite en avant. C'est cet univers récent qu'il s'agit de présenter dans ce livre. Voilà pourquoi les lectures proposées ici concernent des œuvres récentes, jamais antérieures aux années 1970 et datant pour l'essentiel des quinze dernières années.

L'imaginaire de la fin se décline dans les pages qui suivent à travers trois figures, qu'enchevêtrent souvent les œuvres abordées : la science, le corps, la ville.

Le séisme provoqué par la Seconde Guerre – explosion des deux bombes atomiques, rôle de la science et de la technologie dans la « solution finale » – et les bouleversements consécutifs au développement de la cybernétique et de l'ère postindustrielle qui est la nôtre ont remis en question l'idée d'une science strictement objective et rationnelle. Depuis l'émergence de l'idéologie du progrès et du positivisme, les sciences dures paraissent mieux habilitées que d'autres disciplines à expliquer aux populations ce qu'elles doivent penser de l'organisation de la nature et du réel. Mais « il faut voir que la question de la *valeur de la science* s'identifie d'emblée à une question *sur le degré de confiance que les hommes doivent accorder à cette même science (et aux divers détenteurs du savoir scientifique)*¹. »

1. Pierre Thuillier, *Darwin & Co*, Bruxelles, Éditions Complexe, 1981, p. 15. S'il n'est pas question de remettre en question l'objectivité de l'expérimentation scientifique, il serait fort naïf de voir la science (et les êtres humains qui la font) comme des individus parvenant à s'abstraire complètement de toute dimension idéologique. À ce propos, Thuillier fournit des exemples dans son chapitre intitulé « De Darwin à Konrad Lorenz : les scientifiques et le racisme » (p. 107-134).

Peut-on parler pour autant d'une crise de confiance à l'égard des scientifiques ? À l'intérieur du discours social sont soulevées des questions qui touchent les sciences et le rôle de ceux qui les développent. Les journaux servent largement de caisses de résonance à ces débats à travers les craintes qui s'y expriment (génétique, médecine, informatique, etc.). Les nombreuses catastrophes (nucléaire, environnementales) dont on rend science et scientifiques responsables, à tort ou à raison, signalent des problèmes d'éthique nombreux qui se sont multipliés depuis une décennie ou deux. Au-delà des traditionnels désastres appréhendés par la science-fiction qui en fait une de ses thématique privilégiée, cette critique (souvent hyperbolique) trouve de plus en plus sa place dans la littérature et l'art.

Le corps contemporain qui s'exhibe, avec ses scarifications multiples, n'est pas sans rapport non plus avec le développement des sciences. Pour Bernard Andrieu, aujourd'hui,

chacun utilise son corps comme un objet, l'objet de son désir, un objet à désirer. L'enfant lui-même est devenu l'objet d'un désir, le désir d'enfant. Ce corps ustensile est aussi ethnique, différent, cultivé, racial : la revendication purificatrice, dans une version fasciste, ou la reconnaissance de la différence, dans une version démocratique, place le corps comme la substance singulière de la chair du sujet².

Cette utilisation du « corps-objet » trouve une grande partie de ses fondements dans le développement de la biogénétique et le fantasme du cyborg. Les expériences qui ont conduit à la naissance de la brebis clonée Dolly, en juillet 1996, ont ouvert la voie à une réflexion sur le clonage possible (ou non) d'hommes et de femmes. Jusqu'à quel point peut-on modifier un être humain et le considérer comme faisant parti de l'espèce ? Ce n'est pas d'hier que l'idée d'une créature artificielle hante les esprits, mais la distance entre l'autre (artificiel) et le soi (naturel) tend à s'atténuer,

2. Bernard Andrieu, *Les cultes du corps : éthique et sciences*, Paris, L'Harmattan, 1994, p. 225.

au point où entre « l'autre » et « soi » la frontière devient floue. Certains ont pu y voir une occasion extraordinaire de se renouveler³, alors que pour d'autres il s'agit d'une abomination qui met en péril la nature de l'humanité et la pousse vers la voie de la disparition. C'est alors notre spécificité sémiotique qui se trouve en jeu : qu'est-ce qui nous constitue, que représentons-nous, comment nous définissons-nous ? La question se pose également dans le cadre de la famille occidentale, qui explose elle-même, tendant à disparaître. La « nature » de la cellule génétique se voit remise en question concurremment avec la remise en question de la cellule familiale (et de certaines conceptions de valeurs dites « sacrées », pour des croyants notamment).

Effet de la science ou non, de nombreux textes qu'on lira ici impliquent une relation difficile au corps, relation qui fonde souvent le récit. Corps obsédant, mort ou vivant (et malade), métamorphosé ou hybride, il impose sa présence en dérégulant le temps, y compris le temps du récit. Il donne la sensation bien humaine, bien subjective, d'abolir la temporalité. Pourtant, penser la fin nécessite d'habiter le temps, d'y déployer sa raison. « Dès lors que "quelque chose" est là, il y a nécessairement du temps, même si dans ce "quelque chose" nulle dynamique ne semble à l'œuvre : dans un univers statique, de glace ou de mort, le temps reste ce renouvellement du présent sans chose qui change⁴. » Or, le corps joue de cet effet de statisme, métaphore d'une mort qui viserait, contre toute logique, à annihiler le temps, ultime catastrophe qui imposerait la fin.

Quant aux villes, aux grandes métropoles en particulier, saturées de sens, elles sont depuis longtemps perçues comme les espaces par excellence de crises et de changements, qui peuvent

3. On pourrait considérer emblématique de cette tendance le célèbre texte de Donna Haraway, « A Manifesto for Cyborgs : Science, Technology, and Socialist Feminism in the 1980s », repris dans Bruce Grenville, éd., *The Uncanny : Experiments in Cyborg Culture*, Vancouver, Vancouver Art Gallery/Arsenal Pul Press, 2001, p. 139-181. J'aurai l'occasion de revenir sur ce texte.

4. Étienne Klein, *Les tactiques de Chronos*, Paris, coll. « Champs », Flammarion, 2004, p. 48-49.

parfois prendre des proportions démesurées. On associe souvent l'espace urbain au mouvement, au chaos, un chantier de la modernité (chez Baudelaire et Rimbaud, déjà), quand il n'appelle pas du désordre, sinon de la discorde (des manifestations et des affrontements). L'extraordinaire poème de Baudelaire « À une passante » célèbre à la fois la naissance possible de l'amour que provoque la grande ville et son anéantissement même au cœur de la foule : « Un éclair... puis la nuit ! – Fugitive beauté / Dont le regard m'a fait soudainement renaître, / Ne te verrai-je plus que dans l'éternité ? // Ailleurs, bien loin d'ici ! Trop tard ! *jamais* peut-être ! / Car j'ignore où tu fuis, tu ne sais où je vais, / O toi que j'eusse aimée, ô toi qui le savais !⁵ » Le moment épiphanique que permet la ville s'efface aussitôt dans l'oubli, l'euphorie du moment met en branle un travail de deuil et de souffrance. Cet aspect contradictoire vécu dans le poème sur le mode de l'intime acquiert souvent des dimensions cataclysmiques qui affectent l'ensemble de la société urbaine. « La ville vit politiquement et historiquement. Sa splendeur visible cache de violents combats ; en même temps qu'elle éclate comme un rêve, à la lumière du progrès qui semble irradier le monde, la violence qui est son prix en annonce l'illusion et peut-être la ruine⁶. » Ces tensions propres à la ville se sont amplifiées à la fin du dernier siècle. De la chute du mur de Berlin à l'effondrement du World Trade Center, les manifestations d'un imaginaire de la catastrophe se multiplient dans des villes toujours en expansion, que les ruines qui en surgissent soient littérales ou métaphoriques. La violence ne cesse d'y être reconduite, prenant parfois des airs d'apothéose crépusculaire, la métropole devenant plus que jamais l'espace par excellence de l'oxymore.

Science, corps, ville : trois figures qui se rejoignent, parfois dans une même œuvre. Ces trois axes *orientent* les lectures qu'on découvrira ici, de fictions parfois très connues, parfois moins. Il ne s'agit pas de thèmes immédiatement décelables, mais d'une manière,

5. Charles Baudelaire, *Les fleurs du mal*, Paris, Gallimard, coll. « Poésie », 1972, p. 126.

6. Guy Petitdemange, « Avant le monumental, les passages : Walter Benjamin », in *Citoyenneté et urbanité*, Jean Baudrillard et al., Paris, Esprit, 1991, p. 89.

parfois implicite, d'appréhender les désastres que compose l'imaginaire de la fin. Voilà pourquoi, d'ailleurs bien volontairement, les trois parties de ce livre ne reproduisent pas explicitement la succession de ces trois figures. Elles traversent les analyses et le lecteur pourra, d'un texte à l'autre, en mesurer le poids et l'importance.

Les œuvres analysées proviennent toute de la littérature, à l'exception du cinéma de John Cassavetes. Elles sont d'origine québécoise, française, américaine et britannique. Si j'ai toujours pensé que la singularité (au moins relative) des voix littéraires abolissait les frontières nationales, il reste que des raisons d'ordre culturel m'ont toujours davantage attiré vers ces corpus, qui sont au fil des ans devenus mes corpus privilégiés.

J'ai toujours été réticent à l'idée de regrouper des textes épars, simplement pour le plaisir de publier un livre de plus, mais il m'a semblé qu'il existait entre ces textes des effets de résonance, un écho constant, liés à mes intérêts de recherche au cours des dernières années, suffisamment pour qu'il vaille la peine de les réunir.

Ce livre repose sur un intérêt pour l'Histoire et le politique, pour le temps et la mémoire, pour les sciences et pour la mort qui se trouve toujours au coin de la rue et sans laquelle l'art serait inutile car les traces ne mériteraient pas d'être conservées. Comme l'écrivait avec humour Cioran, « Combien de fois ne me suis-je pas dit que, sans l'idée du suicide, on se tuerait sur-le-champ⁷ ! » L'imaginaire, et sa manifestation dans les arts, s'appuie sans cesse sur la présence de la mort, l'indicible qu'elle signale et le travail de deuil qu'elle impose.

* * *

La réalisation de cet ouvrage doit beaucoup aux travaux effectués dans le cadre du Sélectif (Savants et espace du laboratoire : épistémocritique de textes irrigués par la fiction). Je voudrais remercier le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada et la Société pour la promotion de la science et de la technologie

7. Émile Cioran, *Œuvres*, coll. « Quarto », Gallimard, 1995, p. 1206.

pour leur aide financière dans le cadre de ces travaux. On y trouvera aussi partout les traces des échanges qu'a permis le groupe de recherche sur l'Imaginaire de la fin (IF) devenu, depuis quelques années, l'Équipe de recherche sur l'imaginaire contemporain : littérature, imaginaire, nouvelles textualités (ÉRIC LINT), qui reçoit l'aide du FQRSC, que je voudrais également remercier. De nombreux collègues et étudiants ont nourri, lors de discussions, notamment dans des séminaires, la réflexion qu'on trouvera dans ces pages, mais je tiens à saluer en particulier Anne Éline Cliche et Bertrand Gervais avec lesquels je participe depuis le début à cette aventure et qui sont depuis longtemps bien plus que de simples collègues.